

Papiers collés, papiers à lire

Robert Major

Volume 14, numéro 3 (42), printemps 1989

Gabrielle Roy

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200802ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200802ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, R. (1989). Papiers collés, papiers à lire. *Voix et Images*, 14(3), 498–503.
<https://doi.org/10.7202/200802ar>

Essai

Papiers collés, papiers à lire

par Robert Major, Université d'Ottawa

Papiers collés? Il s'agit de la collection de ce nom, évidemment, dirigée par François Ricard au Boréal. François Ricard qui disait déjà, il y a quelques années (*Études françaises*, octobre 1977), que la republication d'essais courts en recueil les révèle littéralement, les éclaire de la lumière organique qui y était déjà mais que la première publication, événementielle et fragmentée, cachait. De là sans doute l'idée d'une collection «Papiers collés», qui permettrait de redonner vie et ampleur à des écrits d'abord dispersés dans divers lieux, quelques-uns éphémères, à moins qu'ils n'aient simplement été confiés au support aléatoire des ondes radios. *Collatus... colligere... collectio...* Les mots font rêver. Rapailler des textes, les coller ensemble, les publier en volume. Volumes qui, à leur tour, collés les uns aux autres, feront collection. Nous ne sommes pas loin des albums de notre enfance, aventures anthologiques et spicilégiques, collages qu'on retrouve avec un plaisir ému. Comme on accueille les titres de cette collection, qui connaît un succès mérité et s'impose par la qualité des collages réussis (Belleau, Brochu, Godbout, Larose, Vadeboncoeur...). Nouvelle preuve de cette réussite: les trois derniers titres.

*
* *

Du premier, les *Chroniques matinales*¹ de Gilles Archambault, il est malheureusement interdit de parler. Consigne du silence, imposée par l'auteur lui-même. *Je l'ai écrit plusieurs fois: l'avis que j'aime recevoir à propos de mes livres ne doit jamais être loin du silence* (p. 93). Comment contourner un souhait aussi pressant? Comment dire tout en gardant le silence? — car pour ce qui est de parler sans rien dire, chacun y réussit à ses heures, certains mieux que d'autres. Mais comment écrire un silence éloquent? Il me faudrait le mot du silencieux. *Je l'ai dit plusieurs fois...* Respectons donc l'exigence. Il fallait s'y attendre: que pouvait exiger d'autre un écrivain dont le premier roman se coiffait du titre: *Une suprême discrétion*? Éloignons-nous donc le moins possible du silence, attentons le moins possible à la pudeur et à la modestie de ce singulier écrivain, *travailleur de l'ombre* (p. 15), *fuyant immobile* (p. 11), qui a la gentillesse et la discrétion de nous préparer son anti-éloge funèbre, de peur qu'on y mentionne qu'il écrivait des romans, des chroniques, des nouvelles, *détails trop intimistes* (p. 171).

Archambault l'insondable (p. 11) mais qui n'en multiplie pas moins les coups de sonde autour de lui et en lui et ramène ainsi à la surface, sous nos yeux éblouis, toutes sortes de petits riens, qu'il transforme en merveilles et qu'il sait lire pour faire parler les profondeurs. Sondeur remarquable et grand navigateur du

quotidien, à une quête qui constitue l'essence même de l'essai, selon Robert Vigneault: *une recherche passionnée (parfois angoissée) du Sens, conduite par un Sujet* (Voix & images, hiver 1983). Recherche passionnée, certes, mais d'une passion feutrée, dans le cas de Gilles Archambault, toute de discrétion et de finesse, pratiquant l'effacement et le dénuement comme une vertu. Au risque d'encourir à tout jamais sa réprobation silencieuse, je me lance, et en exclamations! — aux antipodes du silence, c'est vrai, mais qui offrent au moins l'avantage d'être brèves... Quelle plume! quel ton! quelle heureuse conjugaison du regard et de la voix! quel plaisir, toujours renouvelé, mais jamais loin de la mélancolie, pour les lecteurs que nous sommes! Matin ou soir. *Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme.* Pascal avait bien raison, c'est d'étonnement et de ravissement qu'il faut parler. Étonnement devant un ton si juste qu'il nous envoûte et nous blesse en même temps; ravissement devant un style si simple et si sobre qu'il a la force de l'évidence. Si l'essai est *l'invention littéraire de la vie pensée de l'homme* (R. Vigneault, *ibid.*), mais vie pensée le plus souvent à partir d'une émotion, voici, sous apparence anodine, de remarquables essais, du plus grand cru.

*
* *

Le livre de Pierre Nepveu, *l'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*², est beaucoup moins discret. D'ailleurs, s'agit-il d'essais, même si l'indicateur générique du volume l'affirme sans ambages? D'études, plutôt, très bien écrites³, denses et stimulantes, mais qui ne sont essais que dans un sens plus large, plus englobant, et moins spécifique. Œuvre de professeur, qui sait écrire, mais dont la manière est très éloignée de celle de Gilles Archambault, toute de retenue. En effet, son titre à la mode, à prime abord déroutant, son sous-titre paradoxal, ses épigraphes tout ce qu'il y a de plus sérieux, donnent un ton accrocheur au livre de Pierre Nepveu, plein de signaux et de mots de passe. Avec les inconvénients que cela entraîne. Sur le sentiment d'agacement, par exemple, que peut provoquer la débauche épigraphique que nous impose la *petite phase, dont nous sortons à peine, d'avant-garde à prétentions intellectuelles*⁴, je renvoie aux propos mordants de Genette dans *Seuils: j'ai souvenir d'une époque où un jeune écrivain se serait cru déshonoré de ne pas s'épigrapher chez... et chez... jusqu'à entasser cinq ou six, pour plus de sûreté, en tête du même chapitre. La mode en est aujourd'hui passée, ce qui hier faisait très chic fait aujourd'hui très plouc...*⁵ Cela fait un peu plouc, en effet, et c'est dommage, car le propos, lui, est important. Lequel? Comprendre la littérature québécoise contemporaine; l'insérer dans une tradition spécifique; recycler: c'est-à-dire donner un nouvel usage à des auteurs peut-être trop rapidement consommés.

Au début du siècle, les critiques américains étaient convaincus qu'il fallait une quantité énorme d'histoire pour constituer une tradition, et une longue tradition pour créer du goût. Si tel est le cas, peut-être devrait-on s'inquiéter du fait qu'en littérature québécoise, on en soit encore aux premiers pas hésitants dans le balisage de notre tradition. Quel chemin à parcourir encore avant d'en arriver

au troisième terme! Chaque génération littéraire, au grand dam de nos faiseurs de devise nationale, semble frappée d'amnésie, ignore à toutes fins utiles ses devanciers et, plutôt que de répertorier la tradition pour s'en nourrir, de la spolier quitte à s'en démarquer, préfère réinventer chaque fois la roue. *Pourtant nous avons beaucoup écrit* s'exclame, ineffable, un NBJiste que cite Pierre Nepveu (p. 181), tout mari que les écrivains de sa génération en soient toujours devant un pays perdu, et toujours aux prises avec des images de vide et de mort, à défaut de page blanche. Eh oui! Mais peut-être aurait-il fallu davantage lire.

Lire. Telle est l'entreprise de Pierre Nepveu dans les différentes études rassemblées pour composer l'Écologie du réel. Il sait qu'il n'y a littérature que parce qu'il y a lectures et relectures, donc patiente constitution d'une tradition et d'un sens. Que la tradition doit être réinventée et revitalisée à tout moment. Lire ses contemporains, donc, *faire retour sur les figures clés de la littérature québécoise moderne* (p. 10), dégager les lignes de médiation entre la tradition et le nouveau, tracer les contours d'un espace imaginaire, cerner, dans les œuvres, *un certain mode d'être de la conscience québécoise* (p. 10). L'entreprise est ambitieuse, la démarche souvent ardue et sans complaisance pour le lecteur paresseux. Critique sensible et intelligent, connaissant intimement — pour l'avoir étudiée, pour l'avoir pratiquée — la littérature contemporaine, Pierre Nepveu est singulièrement bien armé pour mener cette entreprise à terme. Son livre riche et touffu nous impose une relecture de notre littérature, en particulier celle des années soixante, et fait voir les lignes de force sous une production disparate, de Crémazie à Gilbert Langevin, de Chamberland aux écrivains immigrés.

J'ai été particulièrement impressionné par la relecture de Saint-Denys Garneau (chapitres 2 et 4), par la justesse de cette réhabilitation (récupération et recyclage!) qui montre jusqu'à quel point Garneau est vivant et présent aujourd'hui et à quel point il l'était aussi au moment même où on le reniait avec le plus d'ardeur. Certaines formulations peuvent sembler excessives (*son prosaïsme parfois lourd et gênant est, me semble-t-il, le signe le plus sûr de sa grandeur*, p. 28), mais la perception d'ensemble est d'une belle venue. De même, c'est à une relecture intégrale de la littérature des années soixante que nous convie Pierre Nepveu. Relecture provocante, apte à ébranler bien des certitudes. Tout son livre constitue en quelque sorte l'examen de l'envers de cette époque: sous le souffle épique, le primitivisme, l'enthousiasme, l'ardeur révolutionnaire et les péans à l'âge de la parole, montrer la présence obsédante de la solitude, de l'angoisse, de la mort. Les années soixante: une littérature désespérée, qui s'évade facilement dans le burlesque et le grotesque. Ce n'est pas ce qu'on retient le plus souvent de cette période, c'est même le contraire de ce qui est habituellement mis en valeur. Mais la force du livre de Pierre Nepveu est justement de donner un caractère d'évidence à ce qui risquait d'être occulté par des perceptions plus flatteuses. En somme, Paul Chamberland, c'est l'Inavouable plus que Terre Québec, et c'est l'Inavouable au sein même de Terre Québec, comme un ver rongeur.

Dépaysement, étrangeté, ruine, désastre, nihilisme, catastrophisme, apocalypse: tels sont les mots clés de ce livre. Dessinant les contours d'une littérature de l'exil, du manque et de la négativité. À un point tel que le grand souffle lyrique

d'un Grandbois ou l'enthousiasme épique d'un Lapointe semblent des accidents de parcours, des déviations, des illusions. Au cœur même de la littérature des années soixante, ce nihilisme se love; il avait d'ailleurs été préparé de longue date; il se déploie ensuite pour prendre toute la place aujourd'hui. En somme, *de la révolution tranquille à l'apocalypse tranquille*, tel est le véritable sous-titre de ce livre⁶.

Est-ce à dire que ce recueil soit lui-même désespéré? Le constat est-il impitoyable? On n'y trouvera rien de particulièrement réjouissant⁷, certes, même si dans la conclusion Pierre Nepveu retombe sur ses pieds et nous rassure avec des propos lénifiants sur la haute valeur de la littérature et l'ultime importance de son action. *La littérature comme suprême écologie* (p. 220): tels sont ses derniers mots; c'est-à-dire, *la littérature est toujours en définitive une manière de configurer le désordre, d'en assumer les déséquilibres, les anomalies, les terreurs ou les cocasseries, dans une visée symbolique unifiante* (p. 211). En somme, le salut par la lucidité; ou, sinon le salut, du moins la dignité. Je veux bien. Mais j'ai été, quant à moi, plus rassuré par une petite parenthèse de la page 53: *Notre littérature (ce qu'on peut en récupérer dans une perspective québécoise) se définit par un manque, une absence...* Qu'est-ce que cela peut bien signifier? Quelle est cette *perspective québécoise*? Se peut-il que la décision de définir cette perspective par le *manque*, l'*absence*, soit purement arbitraire, volonté de composer un tableau chargé? Ou en d'autres mots, questions d'écologiste: qu'est-ce que l'auteur a laissé de côté? qu'est-ce qu'il n'a pas récupéré et qui est resté sur le tas, parce que cela ne rentrait pas dans le tableau? Peut-être l'essentiel?

*
* *

De l'écologie à la poussière, surtout celle du chemin, il n'y a qu'un pas, mais important. Car tout en restant dans le même registre métaphorique, celui de l'ordre naturel, on passe de la valorisation et de la modernité, fine pointe (l'écologie), à la dépréciation subtile et à l'humilité, vieille image (la poussière). **La Poussière du chemin** de Jacques Brault⁸, est-ce celle que l'on secoue de ses sandales lorsque l'on quitte la ville des sourds qui n'ont pas voulu entendre la parole: geste d'abandon et de condamnation? Non, le rappel n'est pas évangélique. Il s'agit beaucoup plus de la poussière que le voyageur, attendri et quelque peu étonné, constate sur lui au terme d'une longue route. Longue route sur le chemin du sens. Faisant halte, Jacques Brault secoue ses carnets; il en tombe ces vingt-sept essais accumulés sur quinze ans, portant sur lui-même, ses compatriotes, les écrivains et les œuvres qu'il a fréquentés, la peinture qu'il affectionne, et, toujours, à travers tout cela, la poésie, la littérature et la vie. Il se penche, il ramasse ces papiers, et il les colle ensemble, sans se donner trop de mal et sans se faire d'illusions: *voici un livre qui est plusieurs pour le prix d'un seul, qui ne m'a pas coûté beaucoup d'efforts et dont vous pourrez aisément parler à vos amis — ils ne l'auront pas lu.* (p. 9)

Jacques Brault est professeur, comme Pierre Nepveu, mais le ton et la voix ici ne sont nullement magistraux. Comme chez Gilles Archambault, ce ne sont pas les réponses qui dominent; ce sont au contraire les pourquoi, les centaines de

pourquoi qui surgissent dès lors qu'on s'interroge sur la vie, la mort, le sens de l'existence. Les multiples interrogations qui sont suscitées par les rencontres que permet le chemin. Mais alors que chez Gilles Archambault ces rencontres sont celles du hasard et du quotidien: le nom d'une rue, un déménagement, un trajet en métro ou en ascenseur, l'épreuve des douanes, la naissance d'une petite-fille..., chez Jacques Brault, le chemin est essentiellement celui d'un littéraire. Jacques Brault est fondamentalement un lecteur: lecteur de livres, lecteur de toiles, lecteur de ses états d'âme, aussi, mais états d'âme cernés le plus souvent à partir d'une lecture. S'interrogeant sur son métier, sa profession, sa carrière, ses passions, toutes les catégories se mêlent et se confondent dans son esprit. Tout en vient à former *un halo vivant, vibrant, autour d'un noyau magique et qui dès [son] enfance fut démons et merveilles: un livre. En fait, et définitivement comme disent les interviewés, je ne me connais qu'un seul métier. Lire.* (p. 26)

Tout procède de la lecture, et au premier chef l'écriture. *Lorsqu'une lecture me laisse sur ma faim ou me suralimenter, j'écris. J'écris pour avoir lu et pour mieux lire.* (p. 27) Lecteur amateur, critique amateur, écrivain amateur, mais dans le sens le plus noble du terme: celui qui aime, celui qui fuit le professionnalisme, avec ses grilles, ses calculs, son esprit de sérieux et ses œillères. Tout au long de ces essais, en filigrane, s'élabore donc un refus de la lecture professionnelle et du métier de critique. Dès l'«Avertissement», Jacques Brault associe son recueil, réflexion discontinuée, à un *millefeuilles*, pâte légère et feuilletée, et l'oppose au pavé: *Enfin, vous apercevez d'ici les sueurs d'angoisse où manquerait de se noyer mon éditeur si je vous offrais un gros traité sur les métamorphoses de la métaphore? Ou une étude exhaustive des anacoluthes dans l'œuvre de Saint-Simon?* (p. 9) L'opposition sera reprise plusieurs fois, car elle est systématique.

C'est ainsi que notre pensée sur la littérature, se voulant critique et rigoureuse, construit des systèmes et des mécaniques, dessine des tableaux et des graphiques, dresse des chronologies, formule des critères, et finalement se retrouve naïve et bafouillante devant un livre venu, semble-t-il, de nulle part et qui parle, simplement, naturellement, de ce qui fascine et angoisse l'être humain. (p. 47)

Pourquoi ne pas l'avouer en toute franchise: la plupart des gens qui ont fait de la littérature une spécialité s'intéressent davantage aux problèmes littéraires qu'aux œuvres vives; le connaisseur chez eux a pris la place du lecteur. (p. 50)

Hélas! Étudiants et professeurs, nous savons qu'il a raison: que la logique du système est de fabriquer des spécialistes, croyant maîtriser le *vocabulaire pseudo-scientifique de la «littéarité»* (p. 50) et qui s'en drapent, comme d'un ciré; que l'engrenage implacable happe et broie le naïf amoureux des livres qui a eu le malheur de lui présenter le doigt, pour recracher, plus loin, plus tard, un jargonneur et un savant, hésitant à se donner corps et âme au texte; pour qui, d'ailleurs, le texte n'est finalement que prétexte: prétexte à un article, prétexte à un cours, prétexte à une carrière. Débat interminable qui oppose la critique érudite et la critique créatrice, la critique savante et la critique «impressionniste»; ou, plus fondamentalement, la critique et la lecture.

Certes, le procès de la critique scientifique n'est pas nouveau. Il est concomitant de la naissance de la critique et, si on dresse l'oreille, peut-être entendra-t-on l'écho des phrases de Péguy montant à l'assaut de la citadelle de Taine. Mais le procès est toujours à refaire, pour rappeler ce qu'est la littérature, ce qu'est une œuvre, ce qu'est la lecture. Jacques Brault, qui est aussi spécialiste et qui a fait œuvre savante (qu'est d'autre une édition critique?), a le mérite ici, comme dans son précédent recueil d'essais, de nous rappeler l'essentiel. La littérature est rencontre et fusion de l'écrivain et du lecteur. Et tout en nous rappelant cet essentiel, sans quoi toute érudition est stérile, il nous fait le plaisir de partager ses rencontres — aussi bien avec Cioran qu'Apollinaire, Emily Dickinson que Suzanne Lamy, Gaston Miron que François Villon. Rencontres qui font une large place à l'émotion (p. 183), celle de l'essayiste, à la source de la réflexion, celle du lecteur, son destinataire, dont Jacques Brault, avec sa voix chaleureuse, a le plus grand souci.

*
* *

Papiers collés, donc, papiers à lire, papiers rassemblés pour notre plus grand profit. S'agit-il de livres à bon compte, ayant coûté peu d'efforts à l'auteur, mais constituant tout à la fois une aubaine pour le lecteur, comme l'affirmait Jacques Brault? Oui, sans doute, sur les deux plans, encore que la facilité soit toute relative. D'une part, elle ne tient pas compte de réécritures substantielles comme chez Pierre Nepveu. Et, d'autre part, même sans réécriture, il fallait d'abord les écrire, ces textes, et en nombre et en qualité suffisants pour en faire de bons et beaux livres. Comme ceux-ci. Comme ceux qui les ont précédés dans cette collection.

-
- 1 Gilles Archambault, *Chroniques matinales*, Montréal, Boréal, 1989, 177 p. (Papiers collés).
 - 2 Pierre Nepveu, *l'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988, 243 p. (Papiers collés).
 - 3 Même si Pierre Nepveu me semble pratiquer à l'excès une rhétorique de l'allusion (phrases type: *on pense à...; pour reprendre le mot de...; cela rappelle...; analogue à l'analyse de...*) et une économie de l'énumération (phrase type: *on trouve chez...: suit l'énumération de trois ou quatre noms, le plus souvent prolongée par l'expression entre autres*). S'agit-il d'une vaine érudition? Peut-être y a-t-il là quelque complaisance, mais je crois plutôt qu'il s'agit d'une forme extrême de politesse, prompt à reconnaître ses dettes, attentive à la parenté des esprits. Forme excessive de délicatesse qui ne facilite guère la lecture et qui ne contribue nullement à la réflexion fondamentale menée dans ce livre.
 - 4 Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p. 148.
 - 5 *Ibid.*
 - 6 Pierre Nepveu nous propose presque la formule (p. 190-191).
 - 7 Insistant à outrance sur la mise à mort d'une littérature et d'une spécificité québécoises, niant même l'existence d'une spécificité puisque depuis Crémazie, toute cette littérature serait en marche vers une modernité partout pareille, interchangeable, sans frontières: *l'Écriture*. À qui profite la postulation d'une littérature «post-québécoise» et l'insistance sur une québécity avortée?
 - 8 Jacques Brault, *la Poussière du chemin*, Montréal, Boréal, 1989, 250 p. (Papiers collés).